

DOSSIER : Le salon du livre jeunesse – Montreuil 88

LE COLLOQUE

Jean-Pierre BÉNICHOU

En cette année de commémoration du bicentenaire de la Révolution, la contribution du SALON DU LIVRE DE JEUNESSE DE MONTREUIL se devait d'être à la hauteur de son ambition : contribuer, au plus haut possible, à la réflexion commune. De là est née l'idée d'ouvrir sa tribune à tous ceux que leur travaux qualifiaient pour la nourrir.

La rédaction des **Actes de Lecture** a reçu des organisateurs la mission de rendre compte, à sa manière, de cet événement.

C'est à quoi s'emploie Jean-Pierre BÉNICHOU dans les pages qui suivent.

Trente et un historiens, écrivains, journalistes, éditeurs, critiques littéraires, enseignants représentant 15 pays d'Europe (de l'Ouest et de l'Est), d'Amérique et même d'Asie se sont succédés à la tribune tout au long des deux journées du colloque. Et, même si les débats prévus (un toutes les heures et demie) n'ont pas permis d'échanges véritables, les participants ont pris connaissance d'une somme de travaux impressionnants par leur qualité et par leur diversité.

Michel VOVELLE, dans son discours d'introduction, a assigné au colloque la charge d' « empêcher que l'enfance soit infantilisée » à travers l'image qu'on lui offre de la Révolution.

Ces deux thèmes, celui d'enfance et celui de révolution, ont constamment été référés à deux autres. Aussi a-t-il été successivement ou simultanément question :

- d'histoire,
- de révolution française,
- d'enfance,
- de littérature.

Dans la mesure où les organisateurs du Salon publieront prochainement la totalité des « **Actes du Colloque** » nous avons opté ici pour un compte rendu plus sélectif, en deux parties :

• **Une première partie** comprenant le texte de trois conférences :

- Ce qu'on dit aux enfants des grandes figures de la Révolution (Bernard ÉPIN).
- Ce qu'on ne dit pas aux enfants de la Révolution (Claire GASPARD).
- Quatre-vingt treize : révolution père et fils (Annette ROSA).

• **Une seconde partie** dans laquelle nous procéderons à une rapide analyse de contenu des 31 conférences prononcées à partir de 4 thèmes évoqués plus haut.

1. L'HISTOIRE

Aucun des conférenciers n'a échappé à la tentation d'inviter l'auditoire à une réflexion préalable sur l'histoire, un peu comme si l'enjeu de chaque intervention était précisément d'aider les participants et, au-delà les enfants, à une réappropriation de « leur » histoire. Michel VOVELLE a pleinement joué son rôle de Président du Colloque, en lui assignant d'entrée de jeu son objet : « *tout faire pour ne jamais présenter une histoire mutilée* ». De son point de vue, « *une histoire mutilée* », ce serait une histoire qu'on aurait « *débarrassée de ses contradictions* », par souci de la rendre lisible. Il s'agit donc de résister à toutes les tentatives de simplification. Pour autant, l'historien doit-il « *s'interdire d'aimer pour mieux comprendre* » ? Sur ce point, les réponses ont été plutôt convergentes. Si tous s'accordent à constater que de la Révolution date l'irruption dans notre manière de penser, des grands concepts que sont la liberté, l'égalité, les droits de l'homme..., l'idée que l'histoire doit fonctionner comme système unificateur n'a pas fait, elle, l'unanimité. On n'est jamais innocent des choix qu'on fait : c'est ainsi que réduire la question de la Révolution à celle de « *l'égalité formelle* », ce n'est pas faire le même choix que d'analyser « *la question du pain et celle de la religion* ». Or, entre la position de J.-M. COBLENCÉ qui nous presse de « *ne pas choisir de camp* » et celle de Mathias MIDEL (RDA) qui décrit le rôle dévolu aux manuels officiels d'histoire dans « *la stratégie de renouvellement pédagogique* » mise en œuvre dans son pays, on évolue entre ceux qui pensent que « *l'idéal de la Révolution est atteint* » et ceux pour qui c'est d'« *éviter une autre révolution* » qu'il s'agit.

La manière même de commémorer l'événement est, en soi, objet d'attention pour l'historien. Ainsi, l'un des participants n'a pas manqué de souligner que le premier centenaire a été célébré sur « *fond colonial* ». Il nous invite implicitement à être attentifs à l'usage que nous faisons collectivement de cette histoire dès lors qu'elle serait racontée sur fond d'idéal consensuel.

2. LA RÉVOLUTION

Les organisateurs du Salon de Montreuil annonçaient le colloque en ces termes : « *La Révolution Française a adressé au monde un message d'émancipation... Aujourd'hui, des conquêtes restent à faire.* » Dans l'expression : commémorer la Révolution, chaque terme compte. Il s'agit de célébrer un événement accompli et dans le même mouvement de lui donner une actualité.

Ainsi, alors que pour l'un des conférenciers, « *la Révolution ne pose que des problèmes de méthode* » (datations, localisations, dramatisation...), pour d'autres, « *elle permet à chacun de plonger dans le milieu révolutionnaire* ». Comme « *observateur* » ou comme « *acteur* » se demande-t-on ? Là est l'ambiguïté : parce qu'elle est proche de nous, s'étend sur une courte période, se déroule dans un espace limité, avec des acteurs familiers, la Révolution faciliterait, chez chacun de nous, les phénomènes d'identification. Serions-nous, pour autant, autorisés à parler de « *participation active* » ? Non, bien évidemment. La difficulté ne vient pas de « *l'allergie de la jeunesse à tout engagement, du fait de sa dépolitisation* », elle vient de ce que la Révolution est décrite comme « *ayant atteint ses idéaux* ». Et c'est précisément l'un de ces idéaux qui fait le plus problème : l'idéal de neutralité. L'effacement des conflits religieux hier, celui des conflits sociaux aujourd'hui procèdent de la même logique d'unanimité. Comme d'autres intervenants, Raoul DUBOIS a réussi à montrer comment, et surtout pourquoi, le concept de Révolution a été dévoyé pour « *donner l'image d'une étape décisive de l'évolution de notre société, décisive mais achevée, qui a fait de la France à la fois le*

modèle d'une démocratie aboutie et un phare pour l'ensemble des nations ». L'objectif est bien d' « *exalter le modèle révolutionnaire, pour mieux maintenir les acquis de la société bourgeoise* ».

Vue de l'étranger, la Révolution est traitée différemment et, alors qu'on s'attendrait à prendre de l'information sur l'image que divers pays ont de nos rapports avec l'idée de Révolution, l'inverse se produit : on en apprend plus sur la « *tradition révolutionnaire russe* », par exemple, que sur la Révolution Française, à travers la littérature soviétique de jeunesse. C'est ainsi qu'un livre très attendu **La Révolution Française et la Russie** mettra *en lumière*, nous dit on, « l'influence des idées et des événements révolutionnaires sur la Russie ».

Un autre auteur étranger, Britannique celui-là, Léon GARFIELD illustre la mise en perspective, dans la vie de son pays, de notre Révolution. Il montre comment DICKENS participe à l'édification de ses lecteurs en leur *laissant* « *croire que seuls les aristocrates périrent sous la guillotine, alors que même la plus hâtive des lectures en histoire nous apprend que moins de huit pour cent des victimes appartenaient à la noblesse* ».

Pourquoi l'histoire, malgré les historiens et leur quête d'objectivité, est-elle si promptement détournée de son objet sinon parce que l'exigence de ceux qui proclament avec force « *Je veux la vérité, toute la vérité* », est proprement insoutenable ?

3. L'ENFANCE

On prête, généralement, aux enfants beaucoup d'intérêt pour l'histoire. Et, on le fait au nom « *du plaisir qu'ils prennent à la lecture des récits, des aventures individuelles de héros singuliers, des grandes épopées collectives* ». Les organisateurs du Colloque n'y ont pas manqué, mais, fort heureusement, ils n'ont pas manqué non plus de marquer, dès la présentation générale de l'événement qu'ils ont contribué à créer avec ce Colloque, combien il est important de poser le problème « *du véritable statut de l'enfant dans la société* » si on veut le voir « *entrer, en fait et en droit, dans le débat d'idées actuellement en place sur la Révolution Française* ».

Enfants, certes, mais acteurs !

L'invitation de Michel VOVELLE est à prendre au pied de la lettre quand il demande à chacun de lutter, avec force, contre le stéréotype selon lequel « *il n'y aurait pas de place pour l'enfance dans la Révolution* ». Pour lui, le sort de l'enfant est à comparer à celui de la femme : il bénéficie d'une « *promotion limitée* ». Quand il rappelle que « *la Révolution a d'abord été un combat pour l'émancipation* », c'est aussi des enfants qu'il parle.

Pourtant, et la quasi totalité des interventions l'ont souligné, tout indique que l'enfance bénéficie d'un statut à part dans l'histoire, et singulièrement dans celle de la Révolution. Quand on regarde du côté du cinéma ou de celui de la littérature, on constate que se dégage « *une sorte de viatique de ce qu'on doit montrer aux enfants* ». L'exemple le plus évocateur est celui de « 1793 » qui est retiré des programmes de l'école dès 1914, parce « *diviseur* ».

L'enfance apparaît comme ce moment de l'existence qui ouvrirait droit à tous les privilèges, y compris celui d'être soigneusement tenu à l'écart de toutes les occasions de prendre parti. Il ne s'agit pas de protéger un être sensible qui serait incapable d'affronter le spectacle de l'horreur (« la Veuve » est l'un des héros principaux de la Révolution) mais de lui éviter l'écueil du dogmatisme : il ne saurait y avoir de « *bons ni de méchants* », puisque l'histoire a absous tous

ses protagonistes pour ne conserver que les idéaux dans lesquels se fonde l'unité nationale. De là, l'égalité des droits (virtuels) pas des jouissances (effectives).

Quelques auteurs se sont posés la question de savoir si « *écrire pour des jeunes ou écrire pour un grand public adulte cela faisait une différence et si oui, laquelle ?* ». Et les questions qui prolongent celle-là restent sans réponse, sinon empiriques. On sait que « *l'image joue un rôle dans la lecture d'un jeune* », mais on ne sait guère lequel.

De même, se pose-t-on en diverses circonstances la question de l'affectivité de l'enfant. On le fait, généralement, pour lui reconnaître une affectivité particulière et de là on saute sur l'idée qu'« *on ne peut espérer capter l'intérêt d'un jeune lecteur sans l'émouvoir* » (pas les moins jeunes ?).

Et en quoi cette « émotion » me menacerait-elle, face à l'exigence de scientificité ? Toujours l'équation : aimer, c'est ne rien comprendre ?

D'autres intervenants ont cherché à analyser la part de risque que représente le dytique simplifier/falsifier. Ils formulent ainsi la question : « *Tout lecteur mérite une information exacte, un jeune lecteur plus que tout autre. Que faire en histoire où l'interprétation des faits est inévitable ?* » Il me semble que Michel VOVELLE leur avait répondu dès l'ouverture du Colloque quand il affirmait le droit (de tous, y compris des enfants) à la vérité. Annette ROSA dont on lira par ailleurs le texte intégral de l'intervention, dit bien ce qu'est « *la Révolution racontée aux enfants* », quand la Révolution et l'enfance sont objets de respect.

L'affirmation selon laquelle « *la Révolution s'est sentie comme enfance de l'humanité* » n'est certainement pas une invitation à célébrer l'une ou l'autre dans ce qu'elles ont été, mais dans ce qu'elles deviennent, quand elles se développent.

4. LITTÉRATURE ENFANTINE

Tous ceux qui ont pris la peine d'analyser avec quelque profondeur les offres de lecture du Salon, sur l'histoire de la Révolution Française, ont constaté à quel point les visions apparaissent différentes, d'un genre à l'autre, d'un pays à l'autre, d'une période à l'autre, d'un auteur à l'autre, bref, d'un livre à l'autre. Mais en même temps, une certaine unité leur est apparue, tant la même exigence s'impose à tous : « *raconter des choses extraordinaires à ces enfants ordinaires* ». Unité et diversité donc.

L'UNITÉ

C'est essentiellement sur le problème des valeurs que l'unité de vues est la plus marquante, qu'il s'agisse des livres de fiction ou des documentaires. Un excellent exemple nous est fourni par le mode de traitement nouveau d'un fait historique déjà fort connu : l'émancipation des esclaves des Iles. Des livres, nombreux, nous content l'histoire de Toussaint LOUVERTURE. Qu'ont-ils en commun sinon de puiser dans l'idéologie la plus actuelle, celle des Droits de l'Homme, une même inspiration et, par là, de colorier à l'identique l'événement ? Là encore, il s'agit d'avancer ensemble, au nom du principe d'unification : « *La question à l'ordre du jour n'est plus tant celle de besoins sociaux urgents... mais celle de la morale individuelle...* » L'unité de vues est si grande que S. DALLET a pu faire ce constat : « *Le récit de la Révolution n'est plus un enjeu de l'instruction civique, tant sont rares les divergences entre les manuels scolaires, la littérature et la filmographie.* » Comment dire plus clairement l'absence actuelle de débat dans la littérature enfantine, s'agissant de l'histoire de la Révolution ?

LA DIVERSITÉ

Si, on l'a vu précédemment, les livres de jeunesse sont généralement destinés à « *mettre en garde contre les tentations de poursuivre la Révolution, opposées aux bienfaits de la réussite individuelle et de l'intégration dans la pratique de la bourgeoisie triomphante* », ils laissent apparaître bien autre chose quand ils deviennent objet d'étude avec les enfants. Qu'on ne se trompe pas, il ne s'agit pas de promouvoir une pédagogie de l'explication de texte, il s'agit bien au contraire d'aider les enfants à partir de leurs représentations, de les confronter à celles qui leur sont proposées, bref de procéder au nécessaire travail d'accompagnement qui fonde la légitimité de l'acte pédagogique. C'est alors que les matériaux proposés (l'ensemble des textes et des images, notamment) apparaissent dans leur complexité. Bernard ÉPIN a montré que les choix iconographiques peuvent, si une attention suffisante leur est prêtée, faire comprendre que les grandes figures révolutionnaires ne sont pas traitées de manière innocente. Malgré quelques essais peu convaincants pour « romancer des documentaires en décrivant la vie quotidienne sur fond de narration », le goût - réel ou supposé ? - des enfants pour « les grandes figures », le peuple, n'est guère présent dans la littérature enfantine. Aussi, c'est le mérite de l'un des conférenciers, P.P. FURTH, que d'avoir rapporté les témoignages, certes maladroits, partiels ou décime partiels, de « témoins de l'histoire ».

Là, apparaît un peu de diversité dans le choix des acteurs et dans la manière de raconter l'histoire aux enfants. Mais c'est peut-être de l'extérieur, de Grande-Bretagne, qu'est venue la marque de la plus grande : Léon GARFIELD nous parle longuement du « **conte de deux filles** » pour souligner qu'il s'agit là d'une « *tentative réussie pour s'interroger sur les passions souvent contradictoires qui animent la Révolution* ».

Il n'est pas inintéressant, en effet, de montrer des approches tranchées de faits ou de climats habituellement présentées de manière conventionnelle.

Autre signe de diversité : la femme révolutionnaire et sa représentation. Quelques rares auteurs ont consacré une part de leur talent à ce travail et l'on voit, par exemple, que « *la républicaine est une figure qui lie la Révolution à l'image de la femme et de la féminité dans la littérature enfantine* ».

À entendre les intervenants, on est tenté de se demander si, s'agissant de l'histoire de la Révolution, le seul moyen de faire œuvre utile, à l'intention des enfants, ce ne serait pas de s'interdire de s'adresser à eux comme s'ils relevaient exclusivement d'un mode de traitement spécifique, au point qu'on produirait de la littérature « enfantine », là où c'est de la littérature tout court qu'on a besoin.

Jean-Pierre BÉNICHOU